

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 50

Artikel: Le Guide de Lausanne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189533>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Les nouveaux abonnés pour 1887 recevront le journal gratuitement jusqu'à la fin de l'année courante.

Nous prions nos abonnés de l'étranger, dont l'abonnement expire le 31 décembre, et qui ont l'intention de le renouveler, de bien vouloir nous en faire parvenir la valeur, soit fr. 7.20, par mandat de poste.

Le Guide de Lausanne.

Il était là sur ma table, depuis plusieurs semaines, ce joli petit volume, et ce n'est qu'hier seulement que je l'ai attentivement examiné. J'ose à peine l'avouer, tant il est flatteur à l'œil par sa jolie couverture illustrée, tant l'exécution artistique en est soignée dans son texte et ses délicieuses vignettes, tant enfin j'ai eu de plaisir à le parcourir.

« Mais, me direz-vous peut-être, à quoi bon ce guide ? nous connaissons suffisamment Lausanne et ses environs. » Vous vous trompez, messieurs ; ouvrez-le, et vous serez étonnés de la foule de détails historiques et autres que vous ignoriez ou dont vous n'aviez qu'une vague idée. Il abonde en descriptions intéressantes, bien écrites, à côté de renseignements de toute espèce et d'une utilité pratique. Ouvrez-le, dis-je, jetez-y un coup d'œil, et vous verrez comme l'heure s'écoule, comme l'intérêt va croissant jusqu'à la dernière page. La vignette toujours fidèle et jolie fait lire le texte, et le texte, à son tour, ramène l'attention sur la vignette ; tout s'y lie et s'y complète agréablement.

Et qui en doutera, du reste, à la simple énumération des personnes compétentes qui y ont collaboré : MM. E. Rambert, Favey, W. Cart, E. de Crousaz, E. de la Harpe, René Guisan, Larguier, E. Secretan, Reymond, de Cérenville, Ch. Vullie-min, Bieler, Bonjour, etc., etc.

Il y a guide et guide, comme il y a fagot et fagot ; celui-ci fait réellement exception ; c'est un livre à placer dans chaque bibliothèque de famille et à consulter souvent. C'est aussi, n'en doutez pas, un charmant cadeau d'étrennes à offrir à un ami.

Un des principaux attraits du volume est certainement dû à M. V. Blatter, l'auteur de toutes les vignettes. Rien de lourd, rien de disgracieux dans le travail de cet artiste distingué, tout est de fine touche, habilement dessiné, bien choisi et rendu avec un rare sentiment de l'art. Il faut reconnaître

que pour ce genre d'illustrations, M. Blatter possède un talent tout à fait à part, une originalité qui ne peut être contestée. — Nos sincères félicitations.

On a critiqué, peut-être avec raison, l'éditeur de n'avoir pas fait imprimer son *Guide* à Lausanne. Il est inutile de revenir là-dessus. Nous nous bornons, aujourd'hui, à constater que cet ouvrage est des mieux réussis, et ne le jugeons que pour les services qu'il est appelé à rendre à notre ville et aux nombreux étrangers qui la visitent.

Nous terminons en empruntant une page au chapitre intitulé : « La population lausannoise. »

LA VIE DE SOCIÉTÉ A LAUSANNE

On reçoit beaucoup à Lausanne, moins cependant qu'autrefois, vu l'augmentation incessante de toutes les activités qui absorbent et émiettent de plus en plus le temps jadis consacré au plaisir de se voir. L'usage s'étant généralement maintenu de dîner au milieu du jour, c'est pour le thé que se font les invitations. Ce thé est tantôt un souper avec pièces de résistance, tantôt un simple goûter ; parfois aussi, ce n'est qu'après le repas du soir qu'on réunit ses amis, se bornant à leur offrir quelques bonbons, arrosés d'un verre de vin ou d'une tasse de thé.

Il faut malheureusement reconnaître que, dans les relations de société, la galanterie n'est pas précisément en hausse, et que si, au siècle passé, on signalait déjà l'influence des clubs, aujourd'hui encore, nos dames ont quelquefois à se plaindre de l'accaparement qu'exerce la vie publique, les nombreuses séances de comités et de sociétés, les banquets de circonstance, sans parler des cercles et autres rendez-vous, autour de la bouteille ou de la chope. Elles ont commencé, il est vrai, à s'en dédommager, et l'habitude, importée des pays allemands, de réunir ses amies autour d'un café ou d'un thé de quatre heures, se répand de plus en plus. Souvent un but plus élevé que celui de la simple causerie, légitime ces attrayantes réunions.

On y travaille en commun pour quelque bonne œuvre, on s'interdit les conversations oiseuses par une lecture dont l'utilité met à l'aise toutes les consciences.

Il semblerait qu'après avoir ainsi, les uns et les autres, satisfait à leurs goûts particuliers, dames et messieurs dussent éprouver une attraction mutuelle d'autant plus vive dans les salons qui les réunissent pendant la soirée. Tel n'est malheureu-

sement pas toujours le cas. Le fumoir ne tarde pas à drainer insensiblement la société et, dans les maisons où ce dissolvant n'existe pas, le besoin de parler des affaires du jour a bientôt rapproché, vers le coin de la cheminée ou autour des fauteuils, la majeure partie de l'élément masculin, tandis que la plus aimable partie de la société en est réduite à causer de sujets tout aussi intéressants, sans doute, mais où les événements de la famille jouent un plus grand rôle que ceux de la République.

(*Guide de Lausanne*, un joli vol. cartonné. Prix 2 fr. — B. BENDA, éditeur.)

Petits orages domestiques.

Les petits orages sont quelquefois les avant-coureurs de grands cataclysmes.

Dans un ménage, les petites discussions amènent souvent des catastrophes irréparables.

Un jeune homme vint prier Socrate de lui enseigner l'art oratoire. Il se montra dès l'abord très bavard, et Socrate, en l'acceptant pour élève, lui demanda le double du prix ordinaire. — Pourquoi cette différence ? interrogea le jeune homme. — Parce que j'ai deux sciences à vous enseigner, répondit le philosophe : celle de se taire et celle de parler.

Il est impossible d'être heureux en ménage si l'on n'apprend pas la première de ces sciences.

Simonide disait qu'il n'avait jamais regretté d'avoir gardé le silence, mais qu'il avait regretté souvent d'avoir parlé. Simonide devait être un homme marié.

Cette abnégation si simple qui fait qu'on retient l'expression d'un sentiment désagréable ou d'une pensée choquante, est la pierre angulaire du bonheur domestique. Car rien ne rapproche deux personnes comme d'être sûres de se plaire ensemble, et rien ne les éloigne comme de trouver dans la présence l'une de l'autre une fréquente cause d'ennuis.

Il arrive que le mari blâme la femme et la femme le mari, sans que ni l'un ni l'autre soient en faute. Cela me rappelle ces deux provinciaux qui, se rencontrant dans une rue de Paris, crurent se reconnaître et coururent pour s'aborder la main tendue et le sourire aux lèvres. En arrivant face à face, ils virent qu'ils s'étaient trompés. — Ah ! dit l'un qui était Champenois, je vois ce que c'est, monsieur. Vous avez cru que c'était moi et j'ai cru que c'était vous ; mais ce n'est ni l'un ni l'autre.

Je ne sais pas de machine infernale plus féconde en catastrophes que la manie qu'on a de vouloir avoir le « dernier mot. » C'est une bombe allumée que l'on se dispute et qui éclate en tuant ou blessant des deux côtés. Avoir le dernier mot ! A quoi cela peut-il bien servir ? Un Américain se vantait d'avoir le dernier mot avec sa femme. — Avec votre femme ! s'écrie son interlocuteur. La belle affaire ! Parlez-moi d'avoir le dernier mot avec le sifflet d'une locomotive. Voilà qui prouve les poumons d'un homme !

Encore une fois, cette manie disécutante et contredisante est une arme à deux tranchants. Les vic-

toires qu'elle fait remporter sont des victoires à la Pyrrhus ; le vainqueur en souffre autant que le vaincu.

Les prises de bec conjugales peuvent amuser la galerie — il est bien rare qu'on ait le bon sens de l'éloigner ; — mais les combattants se rendent malheureux à plaisir. Combien ne vaudrait-il pas mieux être incapable de faire une repartie que d'employer ce talent à blesser ceux à qui nous avons voué notre amour ?

Il existe un certain art de présenter les choses que les gens mariés devraient étudier et pratiquer.

Que de querelles on éviterait si l'on savait dire avec tact et courtoisie les vérités désagréables qu'il faut dire parfois !

Reprendre est un art très difficile. Tout le monde trouve à reprendre, à un moment ou à l'autre. Mais, en un grand nombre de cas, les observations perdent la moitié de leur effet et quelquefois même vont directement contre leur but, à cause de la manière dont elles sont faites.

Je le répète : il y a des moments où il faut ne rien trouver à redire. Une partie de l'art consiste à distinguer ces moments sans hésitation ni erreur.

Celui qu'il faut éviter avec le plus grand soin, c'est le temps du dîner. Que de maris, pourtant, choisissent ce moment pour donner carrière à leur mauvaise humeur, critiquer la tenue des enfants, le service, le bœuf trop cuit, les légumes durs, les plats froids, et le reste, eux exceptés ! La pauvre femme ne peut plus manger, et, quant au mari, sa digestion s'en ressentira.

C'est un tableau bien différent que nous présente G. Droz dans ces lignes charmantes : « Vive la table de famille, où s'assoient ceux qu'on aime, où l'on risque au dessert un coude sur la table, où l'on retrouve à trente ans l'heureuse gaité de l'enfant ! »

La règle est de rire au moins trois fois durant le dîner ; et si vous n'apportez pas à la table commune votre part de conversation aimable, de gaité et de bonne humeur, vous feriez mieux de manger seul.

J'ai fait l'éloge du silence, qui est d'or, comme chacun sait. Mais il n'est pas de bonne chose dont on ne puisse abuser, et rien n'est désagréable et ridicule entre époux comme un silence obstiné et boudeur. Une réponse courte, mais tendre, suffit souvent pour éteindre la colère ou dissiper le malentendu.

(Extrait de : *Doit-on se marier ?* par ...)

On crâno petit tailleu.

(suite).

Quand don l'eut de *atsi-vo à ti !* à sè vesins et que sè fut einmodà po son voiadzo, passà su onna montagna iò ve on grand galâpin appoyi contrè on dérupito, que vouàtivè passà lè dzeins. Lo petit tailleu s'approtsà dè li et lài fà : Sàlu, camerado ! te ne m'a pas l'air tant accouàiti, vins avoué mè roudà pè lo mondo ! L'autro qu'étai on pecheint géant, on espèce dè Gargantua, lo guegnà de n'air mépreseint et lài repond : Eh ! tsancro dè crazet, dè morpion ! — Que dis-tou ? lài fà lo petit tailleu, ein sè branqueint dévant li, liai pì çosse, sefe ein montreint